

## XYZ. La revue de la nouvelle



### *Trismégiste*

Franck Évrard

---

Lauréats du 3<sup>e</sup> concours de nouvelles d'XYZ  
Number 31, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3757ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Évrard, F. (1992). *Trismégiste*. XYZ. *La revue de la nouvelle*, (31), 55-60.

## TRISMÉGISTE

FRANCK ÉVRARD

**D**epuis qu'il avait quitté l'enseignement pour devenir opérateur de saisie dans une librairie du VI<sup>e</sup> arrondissement, Éric Le Tri avait l'impression d'assister au spectacle de sa propre déchéance. Lorsque Aurélie lui avait parlé de son désir d'enfant, il n'avait pas su jouer la comédie de l'enthousiasme. Il était allé malgré lui jusqu'au bout de son égoïsme et Aurélie était partie, l'abandonnant à ce qu'il appelait son démon de l'écriture. Mais avec le temps et la solitude, sa fièvre créatrice ou plutôt ses velléités d'écrire un roman s'étaient volatilisées. Si la vocation d'un écrivain était de rester à jamais incompris, à quoi bon écrire ! Lire, cataloguer, saisir, éditer dans le souterrain humide d'une vieille librairie, son existence s'arrêtait là. Il lui arrivait parfois de se croire au bord du gouffre et afin de ne pas être précipité dans le vide, il prenait ses distances avec une sorte d'ironie lâche. D'abord, il pensait qu'il était objectivement malheureux. Puis, il faisait table rase de tous les préjugés et des idées reçues qui se nichaient dans cette notion de malheur. Et si son destin était de consentir à cette paresse rêveuse et à cette solitude qu'il avait toujours refusées ! Qu'y a-t-il de si tragique à n'être qu'une pure chambre d'échos lorsqu'on se sent impuissant face aux autres ! À la faveur de ce cogito burlesque, il chassait de lui toute tentation doloriste tout en s'accordant allègrement une prime à la lucidité.

Un souffle nouveau passa dans la librairie quand monsieur Robichez père décida de se lancer dans la micro-édition de textes religieux. Indifférent à ces bouleversements qui affectaient les étages supérieurs, Éric Le Tri vit néanmoins d'un mauvais œil l'irruption d'une secrétaire de rédaction. Non seulement il trouvait Delphine Châle trop séduisante, mais elle lui rappelait aussi de façon indis-

tincte la femme qu'il venait de perdre. Son appréhension disparut la première fois qu'ils déjeunèrent ensemble. Delphine lui avoua qu'elle n'était attirée que par les êtres torturés, des hommes en crise pris dans un écheveau de névroses. Son collègue lui paraissait d'une transparence sympathique, d'une drôlerie intelligente qui incitait à l'amitié. Éric comprit aussi qu'après trois années de turbulences passionnées avec un monstre, la jeune femme comptait jouir d'une solitude bien méritée. Enfin, pour que le hiatus soit complet entre eux, elle l'énervait dans sa manière de revendiquer ses attaches à la bourgeoisie catholique, son affection pour les écrivains jansénistes ou même sa foi en Dieu. Il n'aimait pas non plus son goût pour le paradoxe. « Tant que je n'aurai pas repris quatre kilos, je ne ferai plus l'amour, même en imagination », lui avait-elle dit en éclatant de rire. Voilà comment elle dénouait ses considérations sur la tristesse de la chair. Par une provocation de collégienne perverse... Heureux d'avoir trouvé la bonne distance, Éric et Delphine prirent l'habitude de déjeuner ensemble deux à trois fois par semaine, quelquefois même le week-end. À présent, ils pouvaient parler librement d'amour, d'un amour au passé puisqu'il leur paraissait impossible d'aimer et de souffrir encore. La terrasse du café de la Mairie, place Saint-Sulpice, était l'espace rêveur où leur corps flottait à la dérive, en-deçà ou au-delà de l'amour. Il avait gagné le droit de respirer l'odeur de ses cheveux et de se méduser sur la minuscule veine bleue qui courait sur ses tempes. Il ne possédait Delphine qu'à travers cette voix agile dont le timbre argentin avait la fraîcheur d'un rire de gorge. Parfois, ils disputaient comme de vieux amis. Il l'accusait de sacrifier des sentiments authentiques à une mondanité dérisoire; elle lui reprochait ce masque éternellement souriant qu'il offrait au monde. Ils se réconciliaient en évoquant avec une moue méprisante les grandes passions individuelles et collectives des siècles passés ou l'hystérie de leurs contemporains qui prétendait passer pour une recherche de l'absolu. Les mots faussement sérieux leur venaient légers, sans origine, ni valeur. Sans chair non plus.

Au cours d'une promenade au Luxembourg, il lui apprit qu'il faisait partie du comité de lecture de *Trismégiste*, une jeune revue

de nouvelles. Elle y vit une coïncidence amusante, car Pierre-Vincent, son ancien compagnon, écrivait justement des fragments de texte, bizarres et mauvais selon elle, mais qui pouvaient ressembler à des nouvelles... Éric n'eut pas besoin de parler. Delphine le dévisageait avec ce regard malicieux des nourrissons qui sourient en plissant les yeux. Ils se comprenaient.

C'est ainsi qu'un mardi soir du mois de février, Antoine Échivin, le rédacteur en chef de la revue, lui remit « Père-diction » d'un certain Pierre-Vincent D. Dans la solitude de son studio, Éric lut la lettre qui accompagnait la nouvelle. Elle parlait d'une rage d'écrire et s'achevait sur une précaution dont la naïveté le réjouit: « Ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman. » Les dix-huit feuillets constituaient une sorte de « Lettre au père ». Un fils prodigue recherchait son géniteur à travers la France pour lui réclamer des comptes sur son naufrage amoureux. De coucherie en coucherie, le narrateur déconstruisait sa vie, vomissant ses sentiments dans une langue vagissante et impudique. Affleurerait parfois l'idée du suicide lorsque le corps perdu de Marianina, la seule femme aimée, resurgissait au cours des errances nocturnes. Éric fut touché par ce texte. Il ne lisait pas seulement les émotions vécues de l'auteur, mais le souvenir tu de sa propre blessure, blessure secrète aux contours incertains. Pardessus le temps et l'espace, il partageait avec l'inconnu la fraternité douloureuse de ce qui lui manquait. Cette femme au visage soudainement confus. Que dire aussi de ce plaisir trouble à retrouver la présence effective, énorme, charnelle, qui affole le corps dans l'amour ? Une présence familière.

Éric dut passer ensuite par l'épreuve de la lecture officielle. Il essaya d'oublier l'intimité de l'homme, sa solitude, ses souffrances, tout ce qui absorbait ce qu'il y avait de plus intime en lui, pour juger l'auteur à froid. Alors, il ne resta plus que l'aide-mémoire malsain d'un homme qui consigne ses dérives avec une délectation masochiste. Comme l'ensemble du comité de lecture, Éric mit une note discriminatoire. « Père-diction » serait archivé « rognons pathologiques sous-céliniens » et on n'en parlerait plus.

Delphine qui refusait tout contact avec Pierre-Vincent depuis une scène plus violente que les autres, ne connaissait pas la nouvelle envoyée à *Trismégiste*. Sans hésiter, Éric lui en fit des photocopies. Qu'elle sache qu'il avait lu l'expression physique de son désir, son corps dévoilé, la texture de sa peau même s'il pressentait que la jeune femme se réfugierait derrière la déformation romanesque afin de ne pas assumer le rôle ! Mais bizarrement, Delphine accepta d'être Marianina et reconnut même en rougissant des fragments de vie vécus. Elle regrettait seulement que ce style parlé de la douleur lui parût plus maladroit que sincère.

— Et sur le fond ? demanda Éric un peu déçu.

— Comment perdre sans se perdre, dit-elle en clignant coquettement les yeux.

À la librairie, on finit par soupçonner Éric et Delphine d'être amants. Ces rumeurs les enchantaient. Avec leurs signes de reconnaissance équivoques, leurs allusions pudiques, leurs fausses indiscretions et leurs phrases à double entente, ils étaient conscients de parler une langue incompréhensible pour les autres. Une langue de la séduction entre les incertitudes de l'amitié et le simulacre de l'amour. De la pure littérature ! Un matin, en lisant la quatrième de couverture d'un essai de Michel Serres, Éric tomba sur cette phrase : « Oui, leur réunion s'achève, accomplie, parfaite comme s'ils avaient infiniment mieux fait que l'amour : devenus par la nouvelle même Hermaphrodite enfin. » Il la recopia tant elle lui parut décrire avec justesse sa relation avec Delphine. Il faillit même un instant glisser cette citation dans une enveloppe et l'envoyer à la jeune femme. Mais, sans trop savoir pourquoi, il jugea l'idée saugrenue et se contenta de relire *Sarrasine* de Balzac.

Au mois de mai, la rédaction de *Trismégiste* reçut la seconde nouvelle de Pierre-Vincent D. Éric fut frappé par le changement de registre. Dans « Lire et délire pour une fugueuse », la violence qui caractérisait l'auteur s'était déplacée des descriptions au récit lui-même, la filature d'un jaloux obsessionnel à travers les rues de Paris et le meurtre sanglant de l'amant. Pourtant, à la relecture, la minutie dans les détails et les petits faits vrais prit un sens. Les numéros de

rues scrupuleusement inscrits ou les menus incidents croqués rue de Seine valaient moins comme des effets de réel maladroits que comme une signature menaçante. Dans la nouvelle, Marianina, la belle infidèle, n'était qu'un prétexte pour intimider l'amant lecteur. Cet avertissement irrita Éric. Au lieu de témoigner de ce qu'il vivait avec ses tripes, l'inconnu créait, s'inventait des fictions, trafiquait avec la vie des autres, convoquant des êtres de chair au détour d'une page ou d'une ruelle, pour les enfermer dans une histoire d'amour. Une histoire invraisemblable qui n'aurait jamais lieu.

La construction froide et mathématique de la nouvelle fut appréciée par certains lecteurs. Mais la chute artificielle, l'exécution trop annoncée de l'amant empêchait le texte de dépasser le simple exercice de style. Échivin envoya une lettre de refus, accompagnée d'un mot d'encouragement qui notait les progrès dans l'écriture.

Comme Delphine prenait ses vacances au mois de juillet, ils prirent un pot d'adieu le dernier vendredi de juin. Ils n'échangèrent que des banalités. Delphine semblait heureuse de retrouver l'atmosphère familiale de Moulins. Éric écoutait distraitement. La grâce qui passait fine, subtile dans leur conversation, qui se moquait éperdument de durer, s'était évanouie. Les mots pesaient à Éric à présent qu'il avait des choses à dire et qu'il lui fallait faire signe pour mettre Delphine sur la voie de sa vérité, cette vérité unique qu'il avait fini par s'avouer. Lui dire non pas qu'il l'aimait, mais que leur histoire de séduction avait mal tourné, qu'il s'était mis peut-être à tomber amoureux ou une arabesque maladroite dans ce goût-là ! Ce sentiment, pouvait-il le communiquer par la parole ? Ce qui le tourmentait depuis plusieurs jours, ne passerait jamais dans la voix. Il emprunta un détour.

— Je ne t'ai pas dit que Pierre-Vincent nous avait envoyé une seconde nouvelle...

— Non, mais je sais.

— Il te l'a dit ?

— Peut-être.

— Nous sommes de bons amis pourtant, parvint-il à articuler d'une voix mal assurée.

Il sentit qu'il devenait brusquement insupportable à l'autre. Avec cette faille qui s'était creusée en lui, il avait rejoint la cohorte des transis, des geignards, des comptables de l'amour. Alors que le silence s'installait entre eux, dénouant leur complicité, Delphine se leva. Elle posa ses lèvres sur les siennes et disparut en souriant.

Un baiser sans goût, une pure abstraction qui lui sembla sceller le destin malheureux de son désir. Et pourtant, ce baiser de papier le hanta tout le mois de juillet. Installé à la même terrasse, il humectait parfois ses lèvres afin de le déchiffrer à nouveau. Quelquefois, il lui découvrait une saveur ambiguë et se prenait à espérer. Mais le plus souvent, il s'en voulait de donner une énormité précieuse à ce qui n'était qu'un évasif geste d'adieu.

À la rentrée, lorsque Antoine Échivin lui signifia d'un clin d'œil que la nouvelle méritait une attention particulière, Éric Le Tri ne dissimula pas sa surprise. Il avait reconnu le nom de l'auteur. À l'exception de la lettre de démission laconique adressée au couple Robichez, il n'avait aucune nouvelle de Delphine Châle. D'ailleurs, il ne souhaitait pas en avoir. Il ne voulait plus se souvenir que de l'association de deux voleurs, deux laissés pour compte de l'amour dont l'un était plus roué que l'autre.

Il lut « Le fiston ». Pierre-Vincent D. avait écrit une nouvelle à la fois sereine et hiératique, ponctuée de blancs et de silences. Le type même d'écriture trouée qui séduisait les membres de *Trismégiste*. Un auteur qui a su modestement tirer parti des notes de nos notes de lecture, mérite d'entrer dans la maison, pensa Éric. Cependant, « Le fiston » lui était étranger. Les ellipses du texte ne lui parlaient pas. Seule, l'adresse de l'auteur, qu'il avait jusque-là négligée, lui sembla familière. Elle lui arracha un sourire grimaçant. Le couple lui avait envoyé un faire-part de renaissance. Peut-être était-ce aussi une façon romanesque de le « remercier » ! Lorsque l'image de Delphine se serait complètement estompée et que ces impressions d'un futur père seraient publiées, il se consolait sans doute en pensant avec orgueil qu'il avait accouché d'un auteur.

**XYZ**